The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	La réalité géographique de la rêverie onomastique : Proust, lecteur de Guides-Joanne et de Par les champs et par les grèves
Author(s)	Kawamoto, Shinya
Citation	Gallia. 2016, 55, p. 75-84
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/61961
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

La réalité géographique de la rêverie onomastique — Proust, lecteur de Guides-Joanne et de *Par les champs et par les grèves*[1)]

Shinya KAWAMOTO

Un aspect réaliste de la rêverie sur les noms de pays a été déjà signalé par Claudine Quémar dans son étude génétique[2)]. Le récit énumère les paysages intérieurs du narrateur concernant dix villes normandes et bretonnes, afin de préparer la désillusion consécutive au voyage ultérieur. Cependant, ces images onomastiques, affectant un phénomène de synesthésie, se réfèrent au fond au profil géographique ou culturel de chaque localité ; et les informations sont parfois même minutieuses. Or il est possible, d'après ses lettres, que Proust, dans sa vie, n'ait visité qu'une localité normande, Bayeux, parmi les dix[3)]. Ainsi la majorité de ces connaissances détaillées peuvent-elles provenir de livres, de cartes postales, de publicités, etc., y compris de ouï-dire. Le récit de la rêverie italienne mentionne les «guides» furtivement, comme si l'auteur ne voulait pas révéler son processus d'écriture, pour justifier l'avantage de l'«indicateur», liste de noms évocateurs par excellence[4)]. Mais, pourquoi Proust a-t-il tant insisté sur la réalité géographique ? Il aurait pu donner libre cours à toute sa fantaisie pour inventer les images illusoires. La présente étude vise à identifier des éléments réalistes dans chaque tableautin de ville. Nous nous reporterons, pour cela, à quelques textes traitant en détail des pays normands et bretons, surtout les «Guides-Joanne» et *Par les champs et par les grèves* de Flaubert — puisque ces ouvrages sont censés avoir été lus par Proust. Notre intérêt est ainsi la

1) Cet article reprend, avec des parties approfondies, une étude parue en japonais en mars 2007, «La réalité géographique de la rêverie sur les noms de pays dans *À la recherche du temps perdu* — intertextualité ou caractéristiques du pays ?», *Études de langue et littérature françaises du Kansai,* n° 13, Société japonaise de langue et littérature françaises du Kansai, p. 59-69.

2) Il s'agit du passage de «Noms de pays : le nom», dans le Ier tome d'*À la recherche du temps perdu*, éd. dirigée par Jean-Yves Tadié, Gallimard, «Pléiade», 1987, p. 381-382 (désigné par *RTP*). Pour les lettres de l'écrivain, nous nous référons à la *Correspondance de Marcel Proust*, Philip Kolb, Plon, 1970-1993, 21 vol. (indiqué par *Corr.* avec le numéro de tome). Cf. Cl. Quémar, «Rêveries onomastiques proustiennes à la lumière des avant-textes», *Essais de critique génétique*, Flammarion, 1979 [article paru en 1977], p. 69-102.

3) L'analyse des correspondances nous invite à penser que sa visite de Pont-Aven et de Quimperlé n'est pas forcément sûre. Voir notre étude : «Proust et l'écriture toponymique d'Anna de Noailles — Deux villes bretonnes de la "poésie des noms" : Pont-Aven et Quimperlé», *Gallia,* n° 51, bulletin de l'université d'Osaka, 2012, p. 43-44 et n. 11.

4) «Et, bien que mon exaltation eût pour motif un désir de jouissances artistiques, les guides l'entretenaient encore plus que les livres d'esthétique et, plus que les guides, l'indicateur des chemins de fer» (*RTP*, I, p. 384).

recherche à la fois de ses connaissances géographiques et des sources livresques ; l'examen comparatif des descriptions des villes tentera de déceler d'éventuelles influences intertextuelles. Commençons par étudier la situation éditoriale des deux références citées.

I. La collection des Guides-Joanne — la question des éditions

La Librairie Hachette publia, à partir de 1860, plusieurs séries de cette collection des guides de voyage, qui connut de nombreuses rééditions au fur et à mesure de l'expansion des chemins de fer et du tourisme[5]. Tout cela ne permet pas facilement d'identifier quelle édition a été lue par Proust. Dans une lettre de juillet 1907, on trouve une mention avec quelques noms bretons, mais sans précisions de titre ni de série : « Princesse, demander des titres à moi qui ne lis rien depuis des années, que des guides Joanne, des géographies, des annuaires de châteaux, tout ce qui me permet de combiner des voyages, de rechercher des villes et... de ne pas partir[6]. » D'autre part, son « Sur la lecture », prépublié dans une revue en juin 1905, évoque « Joanne » pour parler d'Illiers, avec une autre collection du même Adolphe Joanne, *Géographies départementales*, à laquelle font sans doute référence les « géographies » citées dans la lettre[7].

En 1891, on constate aussi une trace de sa lecture qui concerne cette fois-ci un titre sur la Normandie. « Choses normandes », essai publié dans *Le Mensuel* (n° 12, octobre 1891), indique dans l'épigraphe : « "Trouville, chef-lieu de canton, 6 808 habitants, peut loger l'été plus de 15 000 étrangers." *Guide Joanne*[8] ». Or cette citation semble contenir une transcription erronée, car certains titres de Joanne donnent « 6308 hab. ». Parmi les titres disponibles, on trouve les deux indices « 6308 hab. » et « plus de 15 000 étrangers » , par exemple dans *Trouville, Honfleur, Villerville, Villers-sur-Mer, Houlgate-Beuzeval, Cabourg,*

5) Voir Hélène Morlier : *Les Guides-Joanne. Genèse des Guides-Bleus*, Les Sentiers débattus, 2007, p. 18-33. Dans les années 1850, Louis Hachette, éditeur, crée la « Bibliothèque des Chemins de fer » et rachète des titres des guides déjà existants. Selon l'auteur, l'appellation « Collection des Guides-Joanne » apparaît à partir de 1860, mais un titre de 1911, par exemple, indique « fondée en 1840 par Ad. Joanne » ; cela signifierait son « premier guide de la Suisse publié chez Paulin en 1841 » (cf. p. 16 et 34). L'auteur les divise en six grandes séries : « Guides-itinéraires pour la France et l'étranger » comme *Itinéraire général de la France*, « une sorte d'encyclopédie du voyage en France », « Monographies (ville, région, attraction touristique) » comme *Saint-Malo, Dinard et leurs environs*, traitant de villes, stations balnéaires, villes de cure thermale, etc., « Guides-Diamant » comme *Paris-Diamant*, maniables et légers (format 8,5 x 14 cm), et non pas abrégés mais « auxiliaires » des premiers, « Guides-Joanne illustrés », « guides pour l'automobiliste » et « Joanne's Brief Guides » (voir surtout p. 11, 48, 367 et 503).

6) Cf. *Corr.*, VII, p. 224. Lettre datée du « 20 ou peu après » à Mme de Caraman-Chimay.

7) D'autres lettres de 1905 citent ce guide, mais sur la Hollande (*Corr.*, V, p. 103, 157 et 167). Peu après, la même année, on le trouve mentionné, avec « *La Géographie d'Eure-et-Loir* », dans « Sur la lecture », paru le 15 juin dans *La Renaissance latine* (repris en 1906 comme préface de *Sésame et les Lys*). Cf. *Contre Sainte-Beuve*, Pierre Clarac et Yves Sandre, Gallimard, « Pléiade », 1971, p. 168 et n. 1, et p. 171.

8) Nous nous référons au texte établi par Thierry Laget : *Les Plaisirs et les jours*, Gallimard, « folio », 1993, p. 241 et 345. Sur la date de la parution de la revue, voir *Écrits de jeunesse — 1887-1895*, Institut Marcel Proust international, 1901, p. 198, n. 1.

Dives de 1888 et 1890 (sans doute rééd. de 1887), monographies de villes ou de stations balnéaires, et dans *Itinéraire général de la France — Normandie* de 1887 et de 1892 (selon Morlier, jusqu'en 1894, rééd. de 1887), fascicule de la série d'ouvrages par régions[9]. Ainsi, en ce qui concerne la Normandie, Proust a-t-il dû lire un ou plusieurs titres de l'édition de 1887 ou des rééditions (jusque vers 1892 ou 1894)[10]. Pour les autres séries de Joanne, comme elles sont indisponibles, il nous manque des informations. Mais il en serait sans doute de même pour ces éditions. On le constate par exemple dans un titre disponible de la série des « Guides-Diamant », édité pendant ces mêmes années : *Normandie* (éd. 1889) indique « 6308 hab. », mais sans mention de « plus de 15 000 étrangers[11] ». Malgré tout, la question n'est pas si simple. L'écrivain aurait pu se reporter à plusieurs volumes dans sa vie, comme le suggère la lettre précitée (quoique de contexte breton), qui présente au pluriel : « des guides Joanne ». Sur la Normandie, nous n'avons raisonné que sur un écrit de 1891. Dans une autre période à laquelle appartient la lettre de juillet 1907, Proust inaugure ses séjours annuels à Cabourg et effectue ses promenades d'automobile dans la région. Et entre 1909-1910, il ébauche la rêverie nominale dans les Cahiers 32 et 29[12]. N'aurait-il pas renouvelé son Joanne ?

Quant à la Bretagne, traitée uniquement dans la lettre de 1907, Proust a dû consulter au moins un titre la concernant, puisque les volumes de Joanne se divisent en général par régions[13]. Après notre citation vient la phrase : « Je crois pourtant que cette fois je vais aller en Bretagne », puis on voit quatre noms

9) Voir Morlier, éd. cit., p. 221 et 460-461. Le premier porte sur la couverture un autre titre : *Trouville et les bains de mer de Honfleur à Dives* (ou *à Cabourg*). Voir aussi Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust. Biographie*, Gallimard, 1996, p. 151. Tadié identifie le « Joanne » de l'épigraphe à celui-ci : « *Trouville et les bains de mer du Calvados*, 1870, constamment réédité ». Cet ancien titre paru dans la collection des « Guides-Diamant » sera mis à partir de 1887 dans la série des « Monographies » en question. Cf. Morlier, p. 367 et 559. Or les éditions de 1881 et 1882 de *Trouville*... donnent « 5886 hab. » et celle de 1905, « 6,137 hab. » Et l'édition de 1882 d'*Itinéraire* mentionne « 5886 hab. » et celle de 1901, « 6,264 hab. » (dans celles de 1905 et 1901 de chaque série manque la mention « plus de 15 000 étrangers »).

10) Sur *Trouville*..., l'édition de 1892 renouvelle le chiffre « 6243 hab. », avec le même « 15 000 ». Ces années 1887-1894 coïncident avec sa fréquentation de Trouville : il séjourna en octobre 1891 aux Frémonts, chez les Baignères ; en août 1892, à la même villa que louaient les Finaly ; en septembre 1893, et en septembre 1894, à l'hôtel des Roches-Noires.

11) *Normandie*, Paul Joanne, « Guides-Diamant », Hachette, 1889, p. 152.

12) N.a.fr. 16672, f°s 14 r°-15 r° et N.a.fr. 16669, f°s 29 r°-30 r°. Dans la lettre de mars 1908, Proust suggère un texte : « Quimperlé !... Pont-Aven ! » Cela fait supposer qu'il existe une version antérieure à ces Cahiers de la rêverie onomastique. Ce texte énigmatique daterait même du dernier trimestre de l'année précédente, d'après une lettre de 1907 discutant l'écriture de Péguy. Voir notre étude, « Proust et l'écriture toponymique d'Anna de Noailles — Deux villes bretonnes de la "poésie des noms" : Pont-Aven et Quimperlé », *Gallia*, n° 51, bulletin de l'université d'Osaka, p. 41-50. Notre hypothèse est que le texte aurait appartenu, suivant la date, au cadre du projet de *Contre Sante-Beuve*, et non à *Jean Santeuil* qui ne cite jamais ces deux noms bretons.

13) En revanche, Baedecker, guide nommé aussi dans une lettre de 1905, rassemble Normandie et Bretagne en un volume intitulé *Nord-Ouest de la France*. Cf. *Corr.*, V, p. 103.

bretons, «Lamballe», «Morlaix», «Quimper» et «Ploermel[14)] ». Mais sur cette région, il y a moins de pistes. Certes, Quémar signale un écho de Joanne dans l'image d'un nom breton : «Ainsi, quand Proust dépeint, tout au début de cette rédaction initiale, l'image de Pont-Aven comme "fraîchement verdie", il est fort possible que cette formulation a été aussi et simultanément inspirée par le souvenir soit d'une visite à Pont-Aven, soit d'une description lue par exemple dans un guide[15)].» Et elle cite une édition de Joanne avec son passage sur la ville : «Proust qui pratiquait les *Guides Joanne* a pu lire par exemple cette présentation de Pont-Aven dans l'*Itinéraire général de la France — Bretagne* de Paul Joanne (Hachette, 1904, p. 350) : [...]». Sa supposition ne se base toutefois pas sur des investigations éditoriales. Nos seuls indices sont les références de la lettre de 1907 sur ce qui a permis à Proust des voyages intérieurs : «des guides Joanne», «des géographies» et «des annuaires de châteaux».

II. *Par les champs et par les grèves* — la description de «Quimperlé»

Notre autre référence, elle, est un ouvrage littéraire, *Par les champs et par les grèves*. Ce récit de voyage de Gustave Flaubert a été rédigé en 1847, après sa longue randonnée en compagnie de Maxime Du Camp dans l'ouest de la France : ils partirent de Paris le 1er mai 1847, passèrent par la Touraine, l'Anjou, la Bretagne, la Normandie et arrivèrent à Croisset le 27 juillet[16)]. Flaubert et Du Camp projetèrent ainsi un ouvrage en collaboration, qui allait compter douze chapitres, le premier se chargerait des chapitres impairs et le second, des pairs. Mais le volume complet ne vit pas le jour de leur vivant, sauf quelques prépublications partielles[17)]. La similitude de certaines phrases avec la rêverie toponymique proustienne a été déjà notée par quelques chercheurs. Il nous reste à traiter la question d'un autre point de vue. Notre but n'est pas de recueillir les éléments similaires, mais de les reconsidérer sous un aspect géographique.

Commençons par réviser le problème éditorial de l'ouvrage de Flaubert. Les chapitres de Flaubert, non accompagnés de ceux de Du Camp, sont publiés, après sa mort, chez Charpentier[18)] en 1886 (année imprimée sur la couverture et

14) Marcel séjourna à Beg-Meil, au Finistère sud, en septembre - octobre 1895, mais il ne reverra plus la Bretagne malgré les aspirations dont témoignent ses lettres, sauf lors d'une visite à Saint-Malo, Dinard et Dinan après une croisière autour du Cotentin en août 1904.

15) Art. cit., p. 89-90 et n. 48.

16) Après son retour, Flaubert entama aussitôt sa rédaction. Son manuscrit autographe annonce la fin le 3 janvier 1848. Cf. la notice de Guy Sagnes, *Œuvres complètes*, éd. dirigée par Claudine Gothot-Mersch, Gallimard, «Pléiade», t. II, 2013, p. 1306 ; l'édition critique d'Adrianne J. Tooke, *Par les champs et par les grèves*, Genève, Droz, 1987, p. 33 et 60.

17) Quant au texte de Flaubert, son récit de Carnac est publié de son vivant, dans *L'Artiste* du 18 avril 1858. Cf. éd. «Pléiade», p. 325-329 et la note de Gothot-Mersch, p. 1320. Et, après sa mort, plusieurs fragments paraissent dans un journal. Chose curieuse, il semble que les commentateurs ne le signalent pas. On revient à ce sujet dans la note suivante.

18) Ici, nous regardons celle-ci comme édition originale. L'édition Quantin, elle, parue presque au

le plat) sous le titre de *Par les champs et par les grèves (voyage en Bretagne) accompagné de mélanges et de fragments inédits*. Mais cette édition ne donne que des fragments. Le texte intégral sortira en 1910 chez Conard, au tome VI : *Par les champs et par les grèves Pyrénées — Corse*, dans les *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*[19]. Or Proust fait mention du récit de voyage dans une lettre à sa mère du 9 ou 16 septembre 1896 : « J'ai demandé au Cab lec comme tu disais jadis La Correspond[an]ce de Shiller [*sic*] et de Goethe et un volume de Flaubert sur la Bretagne c'est du moins entre tant de trésors qu'ils n'ont pas ce qu'ils m'ont envoyé[20]. » D'après la date de la lettre, l'édition qu'il a lue serait celle de Charpentier ou de Quantin ; celles-ci sorties en 1886 ou 1885 étaient disponibles. La première mentionne, dans son titre, « la Bretagne », indication absente de la seconde. On est tenté de croire qu'il s'agissait d'un volume de Charpentier. Malgré tout, leurs textes sont identiques et, répétons-le, des fragments.

Or Proust a-t-il, consciemment ou non, tiré profit de la description de Flaubert pour sa rêverie toponymique ? Certains chercheurs ont relevé et étudié des similitudes, surtout à propos de « Quimperlé » : « [...], Quimperlé, lui, mieux attaché et depuis le Moyen Âge, entre les ruisseaux dont il gazouille et s'emperle en une grisaille pareille à celle que dessinent, à travers les toiles d'araignées d'une verrière, les rayons de soleil changés en pointes émoussées d'argent bruni ? » (*RTP*, I, p. 382). D'abord, Gérard Genette a fait remarquer une

même moment, comprend l'œuvre au tome VI : *Trois contes suivis de mélanges inédits*, dans les *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*. Son texte est identique à celui de l'édition Charpentier ; ils sont tous les deux des fragments de la même manière. Or l'année de sa parution est généralement considérée comme 1885. Mais, sur la table alphabétique de la *Bibliographie de la France*, on trouve ce tome VI dans l'année 1886, juste au-dessus de l'édition Charpentier, alors que les autres tomes sont dans l'année 1885. Est-ce une question de décalage d'enregistrement ? Ou, en fait, les deux éditions sont-elles sorties dans les derniers mois de 1885 ? René Descharmes et René Dumesnil les attribuent à cette année (*Autour de Flaubert*, Genève, Slatkine, 2002 [Mercure de France, 1912], tome II, p. 105 et 116). Et Georges Charpentier précise dans l'avant-propos de son édition : « Ajoutons que ce *Voyage en Bretagne* est inédit, à l'exception d'un chapitre, *Les pierres de Carnac*, publié dans l'*Artiste* en 1858, et de quelques fragments parus, cette année même, dans le *Gaulois* » ; plusieurs textes de Flaubert figurent, en réalité, dans *Le Gaulois*, entre août (les 14, 17 et 21) et septembre (les 7 et 26) 1885 ; et le numéro du 25 octobre de la même année annonce : « M. Charpentier va publier prochainement deux volumes de Flaubert, portant le titre général de : *Mélanges inédits*, [...] Les lecteurs du *Gaulois* ont déjà lu dans nos colonnes une partie de ce nouvel ouvrage » (sans mention de Quantin). Ainsi, à part la question de l'année de parution, n'aurait-il pas existé un accord ou contrat entre les libraires, par exemple ? La suite des textes parus dans le quotidien, intitulée *Par les champs et par les grèves,* semble être une reproduction de l'édition Charpentier ; la manière d'abréger les phrases y est analogue, avec l'utilisation du même signe (lignes pointillées), quoiqu'ils aient plus de phrases omises et soient suspendus au chapitre VII. Et s'y ajoute une note : « Œuvre inédite. Reproduction interdite. » On aperçoit comme un privilège de la libraire Charpentier, sans doute par rapport au droit d'impression.

19) Ajoutons l'édition illustrée de Laffite, parue en 1909, dont le texte est identique à celui de l'édition Charpentier. Sur les éditions de l'ouvrage, voir la note sur le texte de l'éd. « Pléiade », p. 1320-1323 ; édition critique de A. J. Tooke, *op. cit.*, p. 62-65 et 826-827.

20) *Corr.*, II, p. 123-124. Sur la date et la transcription des phrases, nous nous référons aux *Lettres*, éditées par Françoise Leriche, Plon, 2004, p. 154.

analogie textuelle autour des «ruisseaux limpides». Puis Claudine Quémar, à travers l'analyse des deux brouillons, a approfondi ce sujet, en montrant tout le passage en question de Flaubert, de l'édition Conard (1910) : «Deux rivières, au pied des montagnes, entourent la ville comme un bracelet d'argent ; elles se réunissent, s'entre-croisent, se divisent, disparaissent en revenant sans qu'on distingue de quel côté elles coulent, s'il y en a plusieurs ou une seule ; elles s'en vont ainsi entre les maisons et les rues en mouillant sur leur bord la dernière marche de l'escalier des jardins, et gargouillent sur les cailloux verts de leur lit où se courbent ensemble de grandes herbes minces» (ch. V, p. 155)[21]. Or Quémar, à l'égard de ce texte flaubertien, ne voit pas d'influence intertextuelle et ajoute à chaque citation «passage inédit au temps de Proust», puisque le texte intégral de l'édition Conard, parue en 1910, n'aurait pas pu servir à Proust au moment de sa rédaction des deux Cahiers dont la datation qu'elle suppose est de la même année[22], et que l'édition Charpentier ou Quantin, qu'il a pu lire, ne se compose que de fragments qui omettent le passage de «Quimperlé» ; l'écrivain aurait donc ignoré la description flaubertienne de cette localité. Mireille Naturel, quant à elle, a tenté de faire des investigations sur la possibilité d'une influence intertextuelle. Elle a recherché toutes les éventualités d'un contact avec le passage omis du texte. Selon une de ses hypothèses, la date de parution de l'édition Conard («le 28 octobre 1910») aurait permis une lecture au temps de la rédaction des brouillons, la même année[23]. Question délicate. La date tardive dans l'année empêche de nous dégager du mystère de l'intertextualité.

Sur ces principaux travaux, y compris ceux de Raymonde Debray-Genette (1988) et d'Ivan Leclerc (intervention de la même année, publiée en 1989), nous ajoutons une remarque. Parmi ces études, c'est l'article de Quémar seul (hormis celui de Leclerc), nous l'avons dit, qui cite tout le passage en question de Flaubert[24]. Or, les premières considérations bien approfondies par Quémar sur ce sujet contiennent un mot erroné dans sa citation, où le mot «gargouiller» de Flaubert, cité plus haut correctement, est remplacé par le mot de

21) G. Genette, «L'âge des noms», *Mimologiques*, Seuil, 1976, p. 320 (article repris et augmenté de *Figures II*, 1969). Cl. Quémar, elle, évoque également une phrase qui concerne l'église Sainte-Croix de la ville. Art. cit., p. 90-91 et n. 49 et 51.

22) Art. cit., p. 77.

23) M. Naturel, «Proust lecteur de *Par les champs et par les grèves* de Flaubert», *Proust et Flaubert. Un secret d'écriture*, 1999, Rodopi. B. V., Amsterdam, p. 43-62 (article paru dans *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 27, 1996). Elle pense que Proust a lu deux fois le récit de voyage : en 1896, une édition Charpentier et en 1910, une édition Conard. Et la rédaction des brouillons du Cahier 29 a été exécutée après la publication de cette dernière, «le 28 octobre 1910», d'après «la *Bibliographie de la France*, 99e année, 2e série, n° 46, 18 novembre 1910». Cf. *ibid.*, p. 50-51 et n. 16.

24) R. Debray-Genette se limite à faire mention de la possibilité de la lecture de Proust, sans citer les phrases en question : *Métamorphoses du récit : autour de Flaubert*, Seuil, p. 237-259 ; I. Leclerc, quant à lui, le considère comme inédit au temps de la rédaction de la rêverie, en citant l'ensemble du passage : «Proust, Flaubert : lectures», colloque d'Illiers-Combray du 4 septembre 1988, *Bulletin Marcel Proust*, n° 39, 1989, p. 127-143.

Proust, «gazouiller». Si les deux écrivains avaient sélectionné ce terme assez spécifique, on serait poussé à soupçonner, malgré toutes les circonstances éditoriales, une imitation consciente ou inconsciente de Proust. L'influence de l'étude de Quémar sur la critique proustienne n'est pas négligeable, car c'est un travail important. On est conduit à mettre de côté l'argument intertextuel et à chercher une autre solution sur ces textes similaires.

Changeons ici d'approche. Si les deux textes sur les rivières sont ressemblants, c'est que les points de vue des écrivains à l'égard du pays coïncidaient. Leclerc, ne voyant pas d'intertextualité directe à l'instar de Quémar, explique ce phénomène des écritures : «Ici, pas de trace visible, simplement une sensibilité commune à l'eau, au nom d'une ville qui, dit Flaubert, "n'est venue au monde que pour être un sujet d'aquarelle" ou de rêverie onomastique[25].» Autrement dit, c'est la caractéristique d'une localité de Quimperlé où se croisent deux ruisseaux purs et murmurants qui ont rattaché les deux écritures. Quand on décrit un objet, on porte son attention sur un ou deux de ses plus spécifiques caractères. Il s'ensuit que deux observateurs vis-à-vis d'un même paysage peuvent choisir une même particularité à décrire. Et ils aboutissent à exprimer celle-ci d'une façon similaire. On peut donc même dire que cette coïncidence textuelle est une nécessité d'une certaine manière. Une ressemblance des expressions se produit ainsi sans lecture d'un autre texte. Les deux écrivains ont utilisé des mots proches, on l'a vu, mais tout de même différents : «gargouiller» et «gazouiller». C'est parce que leur «sensibilité» est différente et que d'autres facteurs comme les expériences ou la position envers le pays, etc., leur ont inspiré des idées et formules qui leur sont propres ; en effet, Flaubert a justement visité et vu cette localité bretonne, alors que Proust ne l'a sans doute pas fait. Entre leurs deux mots ayant trait aux sonorités, ne peut-on pas saisir une différence de perception par rapport aux ruisseaux, entre la vision brute d'un réaliste et la vision embellie d'un idéaliste ? Ou paradoxalement, les deux mots quand même analogues ne révèlent-ils pas un côté réaliste flaubertien caché dans la rêverie proustienne ?

III. Intertextualité ou réalités du pays ? — «Benodet» et «Pont-Aven»

Examinons maintenant les images des deux autres localités du Finistère[26] avec les ouvrages de référence qu'on vient d'étudier. Leurs images nominales comme celle de «Quimperlé» présentent une ou des rivières qui corroborent un réalisme de la rêverie proustienne ; en effet, le cours d'eau est emblématique de

25) Art. cit., p. 141.

26) Proust orthographie «B*en*odet» au lieu de Bénodet. Quémar y voit à l'origine une assonance en [ɛn] avec «Pont-Av*en*». Art. cit., p. 87-88. Voir notre étude exhaustive sur les correspondances phonétiques et graphiques entre les «Noms», y compris «Quest*am*bert» au lieu de Quest*em*bert : «Poétique toponymique proustienne — l'organisation des noms de villes dans la rêverie onomastique», *Gallia,* n° 54, bulletin de l'université d'Osaka, 2015.

ces pays : « [...] ; Benodet, nom à peine amarré que semble vouloir entraîner la rivière au milieu de ses algues, Pont-Aven, envolée blanche et rose de l'aile d'une coiffe légère qui se reflète en tremblant dans une eau verdie de canal ; Quimperlé, lui, mieux attaché [...] » (*RTP*, I, p. 382). Comme le fait remarquer Quémar, l'état des deux brouillons voit les trois noms répétés et emmêlés au point de donner l'impression qu'une seule rivière traverse les lieux. Mais le Cahier 20, daté de 1911, arrange les tableautins et les divise à chaque localité[27].

D'abord, le nom de « Benodet » figure un bateau puisqu'il est « amarré » dans « la rivière », à la manière des « algues » ; ce mot « amarré », relié également au nom de « Pont-Aven » aux deux premiers stades du texte, sera finalement appliqué à celui-là au troisième stade. Or, la rivière de l'Odet qui coule au bord de la ville de Bénodet est assez vaste pour supporter l'allée et venue de bateaux à la différence des ruisseaux de Pont-Aven et Quimperlé (quoique l'Aven et la Laïta permettent, dans leur aval, une navigation jusqu'à la mer). Le mot « amarré » précise donc mieux la caractéristique du pays, alors que le mot « algues », plantes typiques des ruisseaux des deux autres, semble convenir plutôt moins à Bénodet. Proust a-t-il trouvé par hasard cette métonymie ? L'association d'idées avec le bateau est un cliché. Mais cette localité, « formant *port* » sur le quai de l'Odet et située non loin de l'embouchure, offre sur le fleuve à la fois un transport jusqu'à la ville de Quimper et un passage vers la rive opposée. Sur ce lieu destiné aux bateaux, une édition de Joanne, par exemple 1892, indique : « ROUTE 75 / DE QUIMPER A BÉNODET / DESCENTE DE L'ODET / 18 k. — Charmante promenade. — Bateau, 8 à 10 fr. **Bénodet** ; petit v. bordant la rive g. de l'Odet (bac, 5c.), donne son nom à la belle anse où cette rivière débouche dans l'Océan[28]. » Et Flaubert, passant par ce lieu, ne mentionne qu'un bateau comme s'il n'avait pas vu d'autres choses à remarquer. On peut le constater dans son texte : « À Bénodet, nous avons traversé la rivière dans un

27) Quémar, art. cit., p. 87-92 et 94. Voici les trois étapes du passage dans les avant-textes (< > désigne un ajout) : « Comment ce rêve, cette douce image < en camaïeu > blanc~~he~~ de Lamballe, cette image fraîchement verdie de Pontaven, obscurément murmurante de Quimperlé elles existent. [...] Pont Aven, aile blanche et rose ~~et~~ d'une coiffe ~~bre~~ (trégorroise ?) qui tremble au vent et se reflète dans l'eau secrète et verdie de ta rivière, entre les ailes des moulins, Ponta Ven Benodet, noms à peine amarrés < ~~aux~~ >, noms qui flottent entre les algues, Quimperlé qui ~~ruisselle~~ s'emperle [...] *[on verra encore quelques fois le nom de Pont-Aven]* » (Cahier 29, f° 25 r°) ; « [...] j'arrivais enfin < un soir à ~~aux~~ Pontaven, à Benodet à Quimperlé ! > : Pont Aven, aile légère d'une coiffe ~~légère~~ blanche et rose qui se reflète en tremblant dans l'eau < secrète et > verdie ~~de la rivière~~, ~~aux sept moulins~~ < ~~de Benodet~~ >, ~~où~~ < Quimperlé, Benodet [*en marge*] > Pontaven, Benodet, noms à peine amarrés que semble vouloir entraîner la rivière au milieu de ses algues, Quimperlé mieux ~~assis~~ fixé [...] » (Cahier 32, f° 9 r°) ; « [...] < Benodet, nom à peine amarré que semble vouloir entraîner la rivière au milieu de ses algues, Pontaven ~~aile~~ envolée blanche et rose de l'aile d'une coiffe légère qui se reflète ~~en tremblant dans l'eau verdie~~ en tremblant dans une eau verdie d'~~un~~<u> canal, [*en marge*] > [...] » (Cahier 20, N. a. fr. 16660, f° 8 r°). Sur l'ordre de la rédaction des premiers brouillons, nous suivons ici celui de Quémar. Cf. notre avis à ce sujet, art. cit., 2015, p. 76, n. 11.

28) *Itinéraire général de la France — Bretagne*, Paul Joanne, Hachette, rééd. 1895 (1892), p. 331-332. Cf. aussi le même titre, éd. 1904, p. 320.

bac ; à Combrit, nous nous sommes perdus, et nous retournions vers Quimper, si un cantonnier ne nous en avait avertis» (éd. Conard, ch. VII, p. 195) ; et dans sa note de voyage : «BÉNODET. — On passe en bac» (*ibid.*, p. 150). Est-ce par hasard que les écrivains saisissent avec précision le plus spécifique du pays ?

D'autre part, l'image nominale de «Pont-Aven» présente, dans le texte final, plus d'une particularité du pays : «envolée blanche et rose de l'aile d'une coiffe légère» et «une eau verdie de canal». Et les manuscrits y ajoutent d'autres traits saillants du site : «les ailes des moulins» (Cahier 29) ou «la rivière, aux sept moulins [*biffé*]» (Cahier 32) [cf. n. 27]. Sur ces «moulins», Quémar confirme, au début de la genèse textuelle, un paysage réel de Pont-Aven, célèbre pour ses nombreux moulins à eau, en citant, nous l'avons dit, une description de Joanne. Mais elle reconnaît une «progressive métamorphose de la réalité dans l'imaginaire» qui y fait intervenir une évocation de la Hollande que visita Proust en 1898 et 1902 ; il s'agit maintenant des moulins à vent. Et elle le corrobore par le mot «canal» remplaçant celui de «rivière» (Cahier 20), en considérant cette transformation comme «sans plus aucun rapport avec la topographie du Pont-Aven réel»[29]. Quant à la «coiffe», dont l'«aile» était suivie en vérité de «moulins» dans le Cahier 29, Quémar constate encore l'intervention d'une image hollandaise. Les «Journées de lecture», reprises en 1906 comme préface de *Sésame et les lys,* décrivent «un couvent de Hollande». On y trouve des traits néerlandais qui coïncident avec le tableautin breton, soit pour l'«aile» blanche d'une «coiffe» : «[...] les religieuses portent encore le haut hennin aux ailes blanches qu'elles ont dans le Roger Van der Weyden du parloir ; [...]» ; soit pour le reflet d'une «eau verdie de canal» : «[...] les carillons du XVIIe siècle étourdissent si tendrement l'eau naïve du canal qu'un peu de soleil pâle suffit à éblouir entre la double rangée d'arbres dépouillés dès la fin d'été qui frôlent des miroirs accrochés aux maisons à pignons des deux rives[30].» Certes, on reconnaît, à l'instar de Quémar, un écho des Pays-Bas dans l'image de Pont-Aven. Mais il paraît également, avec cette connotation, que les traits pontavenistes s'y installent toujours, sans subir aucune expulsion. Le «canal», inscrit depuis le Cahier 20, signifie aussi la voie d'eau qui fait tourner le moulin à eau en tant que «bief» ou «canal de dérivation[31] ». Il n'y a pas d'inconvénient à indiquer le paysage pontaveniste. Il en va de même pour la «coiffe». Comme il a

29) Art. cit., p. 89-90 et p. 93-94. Le Joanne (édition 1904, cf. notre § I) auquel se reporte Quémar, comme son édition de 1909, cite le surnom de Pont-Aven «ville des Meuniers» et un dicton : «Pont-Aven, ville de renom, quatorze moulins, quinze maisons» (*Itinéraire général de la France — Bretagne,* Paul Gruyer, Hachette, 1909, p. 387).

30) Art. cit., p. 94-95. Cf. *Contre Sainte-Beuve*, éd. «Pléiade», p. 182.

31) Un catalogue d'exposition explique le site des *Lavandières à Pont-Aven* (1889) de Paul Gauguin : «[...] le cours de l'Aven est encombré de nombreux blocs de granit et se divise d'une manière fantaisiste en plusieurs lits secondaires. Cette disposition naturelle a été mise à profit pour créer des biefs et canaux de dérivation qui servent à alimenter les roues d'une dizaine de moulins» (*Aventure de Pont-Aven et Gauguin*, Skira, 2003, p. 68).

failli écrire « coiffe ~~bre~~[tonne] » et se demande si elle est « trégorroise » (ville de Tréguier) dans le Cahier 29, Proust se figure une certaine coiffure bretonne. De fait, la « coiffe » de Pont-Aven est assez particulière pour qu'un Joanne ne manque pas de le signaler : « Les femmes de Pont-Aven sont célèbres par leur charme ; elles portent avec coquetterie et distinction une grande coiffe blanche à ailes, et un vaste col plissé et empesé » (éd. 1909, p. 387)[32]. Et il s'agit sans doute de la même coiffe que montre Paul Gauguin dans son tableau *La Belle Angèle*, auquel le peintre travailla, avec *Le Christ jaune*, en été 1889 à Pont-Aven (et achevé au Pouldu)[33]. Ajoutons un autre témoignage du costume pontaveniste. Anatole France, ayant influencé la jeunesse de Proust, et même son œuvre non sans critiques, énumère plusieurs coiffes bretonnes variées, d'une façon assez similaire à la rêverie toponymique proustienne. On y relève : « le bonnet aux ailes soulevées de celles du Pont-Aven[34] ». Or ce passage décrivant la fête du Pardon peut soulever une question intertextuelle, car quatre de ses publications (août 1890 dans *Le Temps* ; juillet 1895 dans *L'Écho de Paris* ; juin 1899 [imprimé] chez Lemerre ; août 1909 [d'après la *Bibliographie de la France*] chez Calmann-Lévy) concordent à la date des activités de Proust concernant la Bretagne : les trois premières se passent avant et après son voyage au Finistère (septembre-octobre 1895) et la dernière, juste avant la rédaction des Cahiers 32 et 29 (1909-1910)[35]. Et le Joanne précité (édition 1909) touche à cette deuxième période. On a ainsi certaines possibilités d'influence intertextuelle, mais à proprement parler sans preuve nette. Ce qui est sûr malgré tout, c'est que les images toponymiques proustiennes reflètent le pays lui-même, en se laissant associer ou superposer un imaginaire ayant d'autres origines comme les spécificités hollandaises. [*à suivre*]

(chargé de cours à l'université Ritsumeikan)

32) L'édition 1904 note les « costumes si coquets de ses femmes » (p. 351), sans dire coiffe.

33) Sur Gauguin, voir l'article d'André Cariou dans le catalogue, *op. cit.*, p. 141-142.

34) *Pierre Nozière*, édition Lemerre, imprimé en juin 1899, p. 312-313. Sur les éditions et la parution en presse, voir la note de Marie-Claire Bancquart de l'édition « Pléiade », *Œuvres*, t. III, p. 1308-1309. Cf. notre étude : « Deux villes bretonnes de la "poésie des noms" : Pont-Aven et Quimperlé — autour de la dualité de la Bretagne chez Proust », *Études françaises*, n° 15, bulletin de l'université Aoyama Gakuin, 2006, p. 104 et n. 36.

35) L'archétype de la rêverie toponymique, qu'on trouve dans un fragment de *Jean Santeuil* sur « Fontainebleau », fait supposer une influence du *Livre de mon ami,* chapitre V, « La grappe de raisin », où il s'agit de « magnifiques raisins de Fontainebleau » (éd. Calmann-Lévy, 1885, p. 35-43). Le fragment déroule une rêverie sur ce lieu et son nom, dont l'image montre une réalité du pays, connu pour la culture de raisin de table, « chasselas » : « Fontainebleau, nom doux et doré comme une grappe de raisin soulevée ! » (*Jean Santeuil*, Pierre Clarac, Gallimard, « Pléiade », 1971, p. 570-571). Voir à ce sujet notre étude, art. cit., 2015, p. 47-48. La date de parution du *Livre de mon ami* chez Calmann-Lévy en 1885 et la date de sa prépublication au numéro du 1er février 1883 de *La Nouvelle Revue* (p. 586-591) auraient permis une imitation textuelle lors de la rédaction de cette rêverie proustienne.